

PREMIERS JOURS DE PRINTEMPS.

Premiers jours de printemps, ô mystérieux charmes
Des longs jours apaisés,
Caresse de l'es-poir, rires après les larmes,
Et timides baisers!

Les clairs matins d'avril ont un parfum qui grise
Et leurs tendres frissons
Balancent les lilas d'une odorante brise
Où glissent des chansons.

Et les beaux soirs d'avril ont d'exquises tristesses,
Des soupirs languissants
Où s'égarent parmi les fleurs et les ivresses
Quelques regrets naissants.

Premiers jours de printemps, vous êtes l'aube rose
D'une nuit qui s'éteint...
Pourquoi vous-je toujours l'hiver frêle et morose
Qui fuit dans le lointain?

C'est que le souffle frais qui courbe les ramures
A gardé pour longtemps
Le souvenir glacé des lugubres murmures...
Premiers jours de printemps!

Baronne DE BAYE.



Mondanités.

M. et Mme Robert H. Downman, Mlle Sadie Downman et Mlle Lois Janvier sont de retour d'un voyage à Panama.
Mme S. B. McConico est revenue lundi de Claiborne Cottage, Covington, où elle a passé quelques jours.

quelques jours avec M. F. Adair Monroe.
Mme Anna Villa Suarez fait part des fiançailles de sa fille Mlle Carmen Juanita Suarez, à M. Edward F. LeBreton.
Mme Adolph Rocquet a donné un lunch au Country Club mercredi.

rié était son frère, M. Irwin...
M. George H. Dunbar a donné une partie sur l'eau mercredi, à bord de son yacht Olga, précédée d'un lunch au Country Club.

Jeudi après-midi, Mme George H. Dunbar donnait au Country Club une ravissante partie de bridge-whist à laquelle ont pris part Mmes George Aldige, C. Y. Harvey, Paul Gelpi, William J. Bentley, Robert J. Perkins, W. C. C. Claiborne, E. E. McCormick, Albert L. Soule, Alcide Gelpi, Edward Crusel, Eugène Martin, James W. Hearn, E. E. Soule, Zulmé D. Laplace, Pearl Wight, Fernand Gelpi, Mlle Lucie Claiborne, Mmes Jones, des Casernes, W. J. McGrath, William T. Jones, E. E. McCormick, Alexandre Ledoux, Anderson Offutt, Paul Rob, Gustave Olivier, William J. Hardie, George W. Dunbar, Charles Rainey, James A. Puech, Pearl Wight, Edward Lytle, Azabel McLeellan, Mlle Mary Soule.

M. et Mme George Stanley Parker annoncent les fiançailles de leur fille, Ruth Bernice, à M. Bush Daspit.

M. et Mme Bryan Black ont donné une réception charmante chez eux lundi soir, en l'honneur de Mlle Alice Vairin, la fille de M. et Mme Nugent Vairin.

Le Thursday Club s'est réuni chez Mme Alfred Welborn la semaine dernière.

Mme Joseph L. Onorato a réuni quelques personnes à un lunch qu'elle offrait à Mme D. A. Tyng, de Chicago, mardi après-midi. La table était ornée de roses Killarney et de muguet.

Vendredi après-midi, Mme Henry Hermann Flaspohler recevra pour sa fille, Mlle Estelle Flaspohler.

Charmante, la soirée musicale au cours de laquelle M. Cecil Panning, le baryton américain renommé, s'est fait entendre, accompagné au piano par M. H. B. Turpin, mardi dernier, chez M. et Mme William S. Campbell.

Le mariage de Mme Elise Conway Shaffer avec le Capt. W. J. Bryson, de Liverpool, a été célébré mercredi soir par le Rév. George H. Cornelison, de la Première Eglise Presbytérienne.

La première régente de la maison du Y. M. G. C. aura lieu le 12 mai.

M. et Mme Edouard Crusel et leur famille sont de retour de Covington, Lue, où ils ont passé plusieurs semaines.

Mme Vincent R. Freret et son fils, Douglas, ont été célébrés mercredi soir par le Rév. George H. Cornelison, à Baton Rouge.

Mme George B. Matthews a réuni à un lunch qu'elle donnait chez elle jeudi après-midi, Mmes John T. Hardie, John M. Parker, A. Britton, Robert W. Rogers, B. V. B. Dixon, W. E. Huger, John Barkley, S. B. Sheath, Lucia Polk Chapman, Mlle Fanny Hardie et Lena Little. Des œillets roses décoraient la table.

Le sixième et dernier thé de l'Université Tulane a eu lieu mardi soir.

Un beau mariage de date récente a été celui de Mlle Maude Eustis et de M. Harold Seaman, de Milwaukee, qui a été célébré mercredi soir à six heures, à la résidence de la mère de la mariée, Mme Cartwright Eustis, avenue Jackson. L'élegant demeure était décorée à cette occasion d'une profusion de roses et de lys blancs, de fougères et de palmiers. Une double rangée de plébeaux blancs ornés de fleurs de pivoine et de lys blancs reliait entre eux par des rubans blancs et du smilax, formait dans le grand salon une allée qui s'étendait jusqu'au dôme de fleurs blanches sous lequel l'union des jeunes époux a été célébrée par le Rév. Dr. S. Coupland. La mariée accompagnée par son frère, M. Cartwright Eustis, était très belle dans sa toilette nuptiale en charmesse blanche rehaussée de vraie dentelle. Des boutons d'orange traînaient sur sa robe de tulle. Ses cheveux étaient des orchidées et du muguet. Les demoiselles d'honneur, Mlle Anais Legendre, Mlle Margaret Whitcomb et Mlle Laura et Marion Russell, de Milwaukee, portaient de jolies toilettes en satin rose, complétées par des fleurettes de dentelle et des ceintures de satin bleu Copenhague. Leurs bouquets ronds étaient composés d'œillets roses et d'héliotrope. La petite Katharine Stewart, qui marchait de devant la mariée portant un panier de fleurs roses, avait une robe de lingerie. Le "best man" du ma-

Elle avait enlevé son manteau, son chapeau, et maintenant elle mettait la table pour le déjeuner de midi, avec des mouvements précis et calmes.
— Tu ne veux pas que je t'aide? demanda tante Claire, en se levant sur son fauteuil, avec une hâte maladroite. Cela me ferait plaisir...
— Non, non, ma tante, je vous en prie, reposez-vous... Dieu merci, je suis jeune, je suis forte et je ne vous ai pas prise chez moi pour vous faire travailler...
La vieille fille soupira faiblement et quand elle s'assit en face de sa nièce, devant le déjeuner qu'avait préparé la femme de ménage, elle sembla tout à coup vieillie, le visage tiré et comme fondu.

— Vous avez l'air fatigué, dit sa nièce en le regardant, vous ne buvez pas assez de lait... Il vous en faudrait deux litres par jour... Et elle lui versa un grand verre.
Tante Claire le porta docilement à ses lèvres, puis le reposa sur la table avec une moue de dégoût.

— Ça n'est pas ma faute... Je ne peux pas... Il me semble, ajouta-t-elle timidement, qu'un peu de vin vieux, comme celui que nous avions chez nous, me rendrait des forces.
— La jeune fille leva les épaules : — Le vin vieux rendre des forces! Encore un préjugé stupide auquel nous devons l'écologie, qui étiole et corrompt notre race. Non, non, pas de vin.
Elle se leva, et rapporta de la cuisine deux tasses de camomille fumante.

La vieille demoiselle, la tête appuyée sur le dossier de son fauteuil, pâle et les yeux mi-clos, semblait rêver. Elle murmura : — Il me semble respirer l'odeur du bon café que nous buvions à la maison. C'est moi qui le faisais et maman me disait toujours : "Claire, tu as le tour de main; pour le café, à toi le pompon, ma fille!"

— Le café est un excitant, prononça Mlle Agathe, un poison comme l'alcool, un dissolvant de la volonté...
Elle enleva le couvert, remit de l'ordre dans la pièce, s'habilla méthodiquement pour retourner à sa classe et, après avoir baissé le front de sa tante :

— A votre place, fit-elle en partant, je brûlerais ce jeu de cartes, tante Claire.

Tout en regagnant l'école de son long pas souple et sûr, la jeune fille voyait la pauvre visage suppléant de la vieille demoiselle, le tremblement nerveux qui avait agité ses épaules voûtées, les larmes qui avaient emplis les yeux fanés au moment où elle fermait la porte!

— Tout cela pour un jeu de cartes! Elle se dit en se dirigeant vers sa chambre, et elle se dit aussi que si elle avait eu le courage de se lever, elle aurait pu aller voir tante Claire.

— Une lettre... avec de l'argent... le soir... dans la maison... d'un homme de campagne...
Tante Claire, un peu haletante, les brides de son bonnet de dentelle noire rejetées en arrière, penchait vers les cartes son vieux visage presque rose d'émotion, et ses douces prunelles d'un bleu déteint rayonnaient.

Tout à coup, une clef tournée d'une main sûre gicla dans la porte d'entrée qui claqua et un pas résolu traversa la minuscule antichambre.

Les traits de tante Claire se figèrent d'effroi et, tandis qu'elle interrogeait la pendule d'un regard éperdu, se levant à demielle étendit au-dessus des cartes, comme pour les cacher, ses mains couleur d'ivoire, qui tremblaient.

— Vous jouiez aux cartes toute seule, à cette heure-ci, ma tante? Quelle idée! fit-elle.

— Mais ce ne sont pas de vraies cartes... D'où vient donc ce jeu et qu'est-ce que ça signifie?

La jeune fille parlait inconsciemment, du même ton autoritaire qu'elle employait dans sa classe et tante Claire, ratiénée sur sa chaise, rouge et balbutiante, sembla une toute petite étiève prise-n faute.

— Ce sont des cartes... que j'ai... depuis bien longtemps... Quelquefois, quand je m'ennuie, cela me distrait... de... me dire la bonne aventure...

Elle avait murmuré les derniers mots très rapidement, et maintenant elle baissait la tête, avec une confusion puérile.

— Sa nièce la considérait d'un air mécontent et siffla : — La bonne aventure! prononça-t-elle en fin. Comment pouvez-vous donner dans de pareilles superstitions, aussi dénuées de sens, aussi absurdes? Je n'aurais jamais pensé qu'à votre âge, ma tante...

— Oh! je n'y crois pas, ma fille, je n'y crois pas, s'exclama la vieille demoiselle, d'une voix plaintive, seulement, les journées sont longues, quelquefois, et cela m'ennuie, cela me rappelle les vieux temps...

Un petit sanglot sembla briser la phrase.

— Si vous vous ennuyez, n'avez-vous pas mes livres? continua l'institutrice, imperturbable.

— C'est vrai, mais au bout de deux pages, je n'y comprends plus rien; je n'ai pas ton instruction, moi, tu sais, fit tante Claire avec humilité. Et puis, mes pauvres yeux se fatiguent si vite!

— Il me semble, conclut Agathe, que vous pourriez trouver, même dans votre esprit, des distractions plus élevées, plus dignes de vous.

Elle avait enlevé son manteau, son chapeau, et maintenant elle mettait la table pour le déjeuner de midi, avec des mouvements précis et calmes.

— Tu ne veux pas que je t'aide? demanda tante Claire, en se levant sur son fauteuil, avec une hâte maladroite. Cela me ferait plaisir...

— Non, non, ma tante, je vous en prie, reposez-vous... Dieu merci, je suis jeune, je suis forte et je ne vous ai pas prise chez moi pour vous faire travailler...

La vieille fille soupira faiblement et quand elle s'assit en face de sa nièce, devant le déjeuner qu'avait préparé la femme de ménage, elle sembla tout à coup vieillie, le visage tiré et comme fondu.

— Vous avez l'air fatigué, dit sa nièce en le regardant, vous ne buvez pas assez de lait... Il vous en faudrait deux litres par jour... Et elle lui versa un grand verre.

Tante Claire le porta docilement à ses lèvres, puis le reposa sur la table avec une moue de dégoût.

— Ça n'est pas ma faute... Je ne peux pas... Il me semble, ajouta-t-elle timidement, qu'un peu de vin vieux, comme celui que nous avions chez nous, me rendrait des forces.

— La jeune fille leva les épaules : — Le vin vieux rendre des forces! Encore un préjugé stupide auquel nous devons l'écologie, qui étiole et corrompt notre race. Non, non, pas de vin.

Elle se leva, et rapporta de la cuisine deux tasses de camomille fumante.

La vieille demoiselle, la tête appuyée sur le dossier de son fauteuil, pâle et les yeux mi-clos, semblait rêver. Elle murmura : — Il me semble respirer l'odeur du bon café que nous buvions à la maison.

— Le café est un excitant, prononça Mlle Agathe, un poison comme l'alcool, un dissolvant de la volonté...

Elle enleva le couvert, remit de l'ordre dans la pièce, s'habilla méthodiquement pour retourner à sa classe et, après avoir baissé le front de sa tante :

— A votre place, fit-elle en partant, je brûlerais ce jeu de cartes, tante Claire.

Tout en regagnant l'école de son long pas souple et sûr, la jeune fille voyait la pauvre visage suppléant de la vieille demoiselle, le tremblement nerveux qui avait agité ses épaules voûtées, les larmes qui avaient emplis les yeux fanés au moment où elle fermait la porte!

— Tout cela pour un jeu de cartes! Elle se dit en se dirigeant vers sa chambre, et elle se dit aussi que si elle avait eu le courage de se lever, elle aurait pu aller voir tante Claire.

— Une lettre... avec de l'argent... le soir... dans la maison... d'un homme de campagne...
Tante Claire, un peu haletante, les brides de son bonnet de dentelle noire rejetées en arrière, penchait vers les cartes son vieux visage presque rose d'émotion, et ses douces prunelles d'un bleu déteint rayonnaient.

Tout à coup, une clef tournée d'une main sûre gicla dans la porte d'entrée qui claqua et un pas résolu traversa la minuscule antichambre.

Les traits de tante Claire se figèrent d'effroi et, tandis qu'elle interrogeait la pendule d'un regard éperdu, se levant à demielle étendit au-dessus des cartes, comme pour les cacher, ses mains couleur d'ivoire, qui tremblaient.

— Vous jouiez aux cartes toute seule, à cette heure-ci, ma tante? Quelle idée! fit-elle.

— Mais ce ne sont pas de vraies cartes... D'où vient donc ce jeu et qu'est-ce que ça signifie?

La jeune fille parlait inconsciemment, du même ton autoritaire qu'elle employait dans sa classe et tante Claire, ratiénée sur sa chaise, rouge et balbutiante, sembla une toute petite étiève prise-n faute.

— Ce sont des cartes... que j'ai... depuis bien longtemps... Quelquefois, quand je m'ennuie, cela me distrait... de... me dire la bonne aventure...

Elle avait murmuré les derniers mots très rapidement, et maintenant elle baissait la tête, avec une confusion puérile.

— Sa nièce la considérait d'un air mécontent et siffla : — La bonne aventure! prononça-t-elle en fin. Comment pouvez-vous donner dans de pareilles superstitions, aussi dénuées de sens, aussi absurdes? Je n'aurais jamais pensé qu'à votre âge, ma tante...

— Oh! je n'y crois pas, ma fille, je n'y crois pas, s'exclama la vieille demoiselle, d'une voix plaintive, seulement, les journées sont longues, quelquefois, et cela m'ennuie, cela me rappelle les vieux temps...

Un petit sanglot sembla briser la phrase.

— Si vous vous ennuyez, n'avez-vous pas mes livres? continua l'institutrice, imperturbable.

— C'est vrai, mais au bout de deux pages, je n'y comprends plus rien; je n'ai pas ton instruction, moi, tu sais, fit tante Claire avec humilité. Et puis, mes pauvres yeux se fatiguent si vite!

— Il me semble, conclut Agathe, que vous pourriez trouver, même dans votre esprit, des distractions plus élevées, plus dignes de vous.

Elle avait enlevé son manteau, son chapeau, et maintenant elle mettait la table pour le déjeuner de midi, avec des mouvements précis et calmes.

— Tu ne veux pas que je t'aide? demanda tante Claire, en se levant sur son fauteuil, avec une hâte maladroite. Cela me ferait plaisir...

— Non, non, ma tante, je vous en prie, reposez-vous... Dieu merci, je suis jeune, je suis forte et je ne vous ai pas prise chez moi pour vous faire travailler...

La vieille fille soupira faiblement et quand elle s'assit en face de sa nièce, devant le déjeuner qu'avait préparé la femme de ménage, elle sembla tout à coup vieillie, le visage tiré et comme fondu.

— Vous avez l'air fatigué, dit sa nièce en le regardant, vous ne buvez pas assez de lait... Il vous en faudrait deux litres par jour... Et elle lui versa un grand verre.

Tante Claire le porta docilement à ses lèvres, puis le reposa sur la table avec une moue de dégoût.

— Ça n'est pas ma faute... Je ne peux pas... Il me semble, ajouta-t-elle timidement, qu'un peu de vin vieux, comme celui que nous avions chez nous, me rendrait des forces.

— La jeune fille leva les épaules : — Le vin vieux rendre des forces! Encore un préjugé stupide auquel nous devons l'écologie, qui étiole et corrompt notre race. Non, non, pas de vin.

Elle se leva, et rapporta de la cuisine deux tasses de camomille fumante.

La vieille demoiselle, la tête appuyée sur le dossier de son fauteuil, pâle et les yeux mi-clos, semblait rêver. Elle murmura : — Il me semble respirer l'odeur du bon café que nous buvions à la maison.

— Le café est un excitant, prononça Mlle Agathe, un poison comme l'alcool, un dissolvant de la volonté...

Elle enleva le couvert, remit de l'ordre dans la pièce, s'habilla méthodiquement pour retourner à sa classe et, après avoir baissé le front de sa tante :

— A votre place, fit-elle en partant, je brûlerais ce jeu de cartes, tante Claire.

Tout en regagnant l'école de son long pas souple et sûr, la jeune fille voyait la pauvre visage suppléant de la vieille demoiselle, le tremblement nerveux qui avait agité ses épaules voûtées, les larmes qui avaient emplis les yeux fanés au moment où elle fermait la porte!

— Tout cela pour un jeu de cartes! Elle se dit en se dirigeant vers sa chambre, et elle se dit aussi que si elle avait eu le courage de se lever, elle aurait pu aller voir tante Claire.

— Une lettre... avec de l'argent... le soir... dans la maison... d'un homme de campagne...
Tante Claire, un peu haletante, les brides de son bonnet de dentelle noire rejetées en arrière, penchait vers les cartes son vieux visage presque rose d'émotion, et ses douces prunelles d'un bleu déteint rayonnaient.

Tout à coup, une clef tournée d'une main sûre gicla dans la porte d'entrée qui claqua et un pas résolu traversa la minuscule antichambre.

Les traits de tante Claire se figèrent d'effroi et, tandis qu'elle interrogeait la pendule d'un regard éperdu, se levant à demielle étendit au-dessus des cartes, comme pour les cacher, ses mains couleur d'ivoire, qui tremblaient.

— Vous jouiez aux cartes toute seule, à cette heure-ci, ma tante? Quelle idée! fit-elle.

— Mais ce ne sont pas de vraies cartes... D'où vient donc ce jeu et qu'est-ce que ça signifie?

La jeune fille parlait inconsciemment, du même ton autoritaire qu'elle employait dans sa classe et tante Claire, ratiénée sur sa chaise, rouge et balbutiante, sembla une toute petite étiève prise-n faute.

— Ce sont des cartes... que j'ai... depuis bien longtemps... Quelquefois, quand je m'ennuie, cela me distrait... de... me dire la bonne aventure...

Elle avait murmuré les derniers mots très rapidement, et maintenant elle baissait la tête, avec une confusion puérile.

— Sa nièce la considérait d'un air mécontent et siffla : — La bonne aventure! prononça-t-elle en fin. Comment pouvez-vous donner dans de pareilles superstitions, aussi dénuées de sens, aussi absurdes? Je n'aurais jamais pensé qu'à votre âge, ma tante...

— Oh! je n'y crois pas, ma fille, je n'y crois pas, s'exclama la vieille demoiselle, d'une voix plaintive, seulement, les journées sont longues, quelquefois, et cela m'ennuie, cela me rappelle les vieux temps...

Un petit sanglot sembla briser la phrase.

— Si vous vous ennuyez, n'avez-vous pas mes livres? continua l'institutrice, imperturbable.

— C'est vrai, mais au bout de deux pages, je n'y comprends plus rien; je n'ai pas ton instruction, moi, tu sais, fit tante Claire avec humilité. Et puis, mes pauvres yeux se fatiguent si vite!

— Il me semble, conclut Agathe, que vous pourriez trouver, même dans votre esprit, des distractions plus élevées, plus dignes de vous.

Cour une eau profonde et rapide. Les Prussiens garnissent déjà les maisons, mais ils n'ont pas eu le temps d'occuper une construction massive, qui est isolée et peut jouer le rôle de tête de pont.

Nous y jetons une section qui s'y barricade aussitôt et commence à échanger des coups de fusil avec les tirailleurs prussiens.

Tout à coup, un bruit de fifres et de tambours, un formidable "hourra!", et une compagnie formée en colonne d'assaut surgit du village. Les officiers l'entraînent aux cris répétés de : "Vorwärts! Vorwärts!" Ce bloc compact se rue à l'attaque de la maison crénelée, mais son élan est fompé. Elle tourbillonne un instant et disparaît plus vite qu'elle n'était venue.

Un quart d'heure après, nouvelle tentative. Cette fois, ils arrivent jusqu'à la porte, que leurs pionniers essaient en vain d'enfoncer à coups de hache et de pic, et se replient de nouveau en désordre. Après leur départ, nous distinguons une sorte de casse fixée contre les panneaux. Au-dessous, il y a quelque chose qui fume...

Mille millions de tonnerre, de tous les diables! Ils vont les faire sauter!

Nous regardons avec angoisse le cordeau bickford qui brûle lentement et diminue de longueur à vue d'œil. Sans doute, ils n'ont pas le temps d'enlever les obstacles accumulés dans le couloir, car un officier apparaît à la fenêtre qui donne sur la rivière et nous fait des signes désespérés avec son képi.

Arracher cette mèche, sous la grée de balles qui crépitent contre les murailles et balaye le pont, serait folie, et nous nous regardons consternés, attendant l'inévitable catastrophe.

Soudain, un sbloiment joyeux! C'est Papillon qui précède Jambois arrivant tout essouffé de la réserve. Le caporal clapon s'avance hardiment, et d'une main lui indique la maison; de l'autre, il lui montre une corde de tente sbré.

L'intelligent animal a compris : il part comme une flèche, enfile le pont, tourne à gauche et s'arrête devant la mèche fumante. Il la saisit, pleines dents et se met en devoir de la rapporter, mais il pousse tout à coup un cri plaintif : il s'est brûlé. Immobile maintenant, il paraît réfléchir, indécis entre deux éléments des balles qui s'écrasent autour de lui. Il doit se livrer à un monologue intime :

— Qu'est-ce que c'est que cette machine-là, Papillon, mon ami? Au bout, il y a du feu, donc pour la manier sans danger, il faut l'éteindre, et pour l'éteindre, il faut l'arroser!

Sitôt pensé, sitôt fait! Il lève incontinent sa jambe de bois, puis regarde l'effet produit. Un petit jet de vapeur et le brave "cabot", à présent rassuré, s'évertue à arracher le cordeau. Arc-bouté sur ses trois pattes valides, il tire à pleine gueule, secouant furieusement sa tête de droite et de gauche, avec des grognements de fureur. Patras! la mèche s'est rompue et le voilà les quatre fers en l'air, mais il s'est déjà relevé et revient à toute allure. Nous apercevons la croix de fer-blanc qui brinqueballe sur sa poitrine et le cordeau bickford qui ondule derrière lui comme un serpent, lorsqu'un cri sort de toutes les poitrines.

Le pauvre chien vient de rouler sur le sol, avec un hurlement lamentable qui nous prend aux entrailles. Quelques cris déchirants, quelques soubresauts désordonnés et, tout à coup, les pattes se raidissent dans une dernière convulsion.

Alors une rage folle s'empare des soldats. On hurle : "En avant! En avant! A la baïonnette!" Jambois et sa "cique" ne songent pas à la charge, ils la rugissent...

Les balles pleuvent autour de nous, trouent les poitrines, cassent les têtes, qu'importe! Il faut venger "Papillon"! Le pont franchi, c'est la rue formidable, irrésistible. Tout plie devant la fureur des zouaves, le village est enlevé sans coup férir, et les Prussiens atterrés dans les maisons sont égorgés jusqu'au dernier.

Le soir, au bivouac, près des hôpitaux neufs, à quelques kilomètres de la frontière, nous fimes au brave Papillon des obsèques dignes de lui. Avant de l'ensevelir dans un vieux turban, Jambois le prit dans ses bras, l'éleva jusqu'à hauteur de son visage et approcha le fin miveau de sa moustache grise. On entendit le bruit d'un baiser, puis un sanglot! Quelques zouaves se mouchèrent bruyamment pour cacher leur émotion, et pour ma part, j'essuyai furtivement deux grosses larmes qui venaient de rouler sur mes joues.

PAPILLON.

Nous l'avions ramené de Sidi-bel-Abbès. C'était bien le plus drôle de "cabot" que j'aie vu de ma vie.

Sur un corps de caniche, une tête de cheval avec des oreilles pointues toujours en mouvement, et à l'autre bout, une queue en tire-bouchon, terminée par une large houppette, tantôt basse et frétilant d'aïse à la moindre excitation, tantôt fièrement dressée et vibrant de colère à l'approche d'un autre "côch".

Ce phénomène était monté sur des pattes de lévrier, beaucoup trop longues pour son corps mais qui lui permettaient de filer comme un zèbre. Quant à sa pelure, il tenait de son mman un pailet d'astrakan, et de son papa une étole de long poil mordoré qui encadrait étrangement son museau pointu et descendait le long des épaules jusqu'à mi-cuisses. Ses yeux : deux cinquante lumineux, d'une intensité d'existence extraordinaire par où s'extériorisaient son âme de chien, presque des yeux de chrétien, comme disent les vieilles gens.

Avec cela, dressé comme un numéro de cirque, Jambois, le caporal claron, un vieux de Crimée, n'avait qu'à lui montrer ses deux mains ouvertes lorsqu'il avait oublié quelque objet sur son lit. Papillon partait à toute vitesse et rapportait, quelques minutes après, la pipe ou le mouchoir demandés.

Il fallait le voir, les soirs de retraite à Goleah, portant dans sa gueule un court bâton, à chaque extrémité duquel était accrochée une lanterne vénitienne. Fier comme un tambour-major, il marchait à quatre pas devant son maître, quasi insensible aux polittesses, aux jugements des copains. Parole d'honneur, c'est lui qui semblait conduire la "cique".

Ce chien était la coqueluche du régiment, surtout depuis l'effroyable blessure qu'il avait reçue aux batailles d'Orléans. En courant de droite et de gauche, à chaque explosion des obus, il avait eu une patte enlevée. A défaut de vétérinaire, le major, un de ses bons amis, l'avait amputé en un tour de main, et après un pansement sommaire, l'avait placé dans le coffre de la voiture d'ambulance.

Un mois après, l'héroïque "cabot" était guéri, et devant la "cique" attendrie, recevait une belle croix d'honneur en fer-blanc et une jambe de bois, bien ajustée ma foi, sur son moignon cicatrisé.

Un galon découu à une vieille veste de tambour forma le ruban de cet insigne de "commandeur des chiens"; et à dater de ce jour-là, Papillon devint d'une fierté insupportable. C'est à peine s'il daignait remuer la queue lorsqu'on lui disait bonjour!

Ce jour-là, nous étions d'arrière-garde. Il s'agissait de retarder la poursuite de l'ennemi, qui talonnait notre malheureuse armée de l'Est au moment où elle pénétrait en Suisse.

Après avoir dépassé Pontarlier, le bataillon tourne à droite et vient prendre position à Oye, pour défendre le passage du Doubs.

Nous nous déployons en demi-cercle, tenant sous notre feu le débouché du pont sous lequel

LIBRAIRIE FRANÇAISE. AD. REMOND, 232 RUE BOUBON, New Orleans, La. AGENCE GENERALE pour les Livres, Journaux et Publications françaises. Tous les Almanachs Français pour 1912 NACHETTE, Vermot, Nodot, Jeannot d'Arc, Notre-Dame de Lourdes, etc., etc. Livres d'Etranges et Publications de Wool. La plus jolie collection de Cartes postales et d'Albums Franco-Américain pour 1912. 23 cent-1/2